

L'ABBÉ COMBALOT

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

L'ACTION CATHOLIQUE DE 1820 A 1870

I

Il y a des livres heureux : ce sont les livres écrits à leur jour et à leur heure, assez rapprochés de la réalité pour en conserver l'inimitable parfum, assez distants cependant de cette même réalité pour qu'elle puisse apparaître déjà sous l'aspect élevé et idéal que l'histoire doit lui conserver. La vie de l'abbé Combalot, missionnaire apostolique, répond pleinement à ces conditions difficiles et délicates. C'est une période bien courte que celle pendant laquelle les hommes d'une génération ont pu s'initier à la vie de la foi et de la croyance, au bruit flatteur des applaudissements qui saluaient les premiers triomphes du missionnaire et qui, restés debout, aujourd'hui même peuvent recueillir et juger les derniers échos de cette gloire. L'abbé Combalot restera aux yeux de la postérité ce qu'il nous est apparu à nous-mêmes et nous avons pour le juger le souvenir encore vivant de ses luttes et l'exemple chrétien de ses vertus.

II

Sous le règne de Louis-Philippe, le nom de l'abbé Combalot avait le don de mettre les âmes en émoi : les âmes timides ne répétaient ce nom, objet tout à la fois de terreur et d'amour, qu'avec une certaine hésitation. Il semblait alors à quelques pieuses personnes qu'on prononçait le nom de quelque révolutionnaire incorrigible, de quel-

que socialiste farouche, impuissant à se renfermer dans les sages limites de la vie réelle et possible. On citait de lui, avec plus ou moins d'exacritude assurément, mais avec une réelle terreur et une entière sincérité des mots, des exclamations, des jugements à faire trembler sur leurs bases les antiques cathédrales. En même temps, des rumeurs sinistres prenaient naissance et se propageaient avec une étrange rapidité : tantôt le missionnaire allait soulever le midi de la France, tantôt il allait mettre en branle contre le pouvoir toute une légion de travailleurs. On avait, disait-on, arrêté le prédicateur au milieu de ses sermons, et je regrette que l'historien de l'abbé Combalot ait sans doute cru, indignes de la majesté de l'histoire, ces bruits sans fondement, qui finirent, sur bien des points, par constituer une espèce de légende autour du missionnaire apostolique. Je me permettrai de regretter ici que l'auteur de cette belle histoire n'ait pas cru devoir tirer plus expressément la morale de ce long et intéressant récit. Il y eut une lutte engagée contre le prêtre par l'entremise des différents fonctionnaires dont disposait le pouvoir central et, comme toujours, il y eut cette lutte inégale des répressions imaginaires traduites par des amendes, des suspensions, des emprisonnements. Tous les ressorts de la puissance civile furent montés et manœuvrés avec beaucoup d'art pour endiguer ce torrent d'éloquence populaire qui menaçait de tout inonder. L'abbé Combalot, ordinairement si ardent et si emporté, devient tout d'un coup doux et calme lorsqu'il parle de ces persécutions temporelles. Il attend avec confiance que cet orage passe et que les choses reprennent leur cours habituel.

Il ne se peut pas, en effet, que le prêtre témoin des désordres de la terre, soucieux de l'avenir que sa haute raison lui révèle, ait des difficultés nouvelles que des maladresses ou des erreurs de conduite lui font pressentir à coup sûr ; il ne se peut pas que le prêtre ne soit pas toujours s'il veut rester fidèle à son rôle, la voix qui crie dans le désert : Rendez droites les voies du Seigneur. Il ne peut pas, quelque considération qui le retienne, laisser s'éteindre en lui cette soif du bien des âmes qui seule donne à sa parole les accents inimitables de la tendresse chrétienne.

III

Il faut louer ici Mgr Ricard d'avoir si bien compris le fond même de l'abbé Combalot, et de l'avoir traduit, pour le lecteur,

par des anecdotes si expressives et si touchantes. Mgr Ricard a très bien montré que la vaillante ardeur de cette âme était comme un feu intérieur, lequel débordait dans toutes ses actions, et c'est précisément ce mot *actions* qui explique toute la vie et toutes les œuvres de l'abbé Combalot. Il ne délibérait pas, il agissait avec cette promptitude et cette énergie qui ne lui ont jamais fait défaut à aucune époque de sa vie. Il entend son professeur discuter en pleine classe les mérites de son devoir et du devoir de son concurrent ; cette comparaison et ce commentaire aboutissent à le placer au second rang : Messieurs, dit Combalot en élevant tout d'un coup la voix, levez le doigt et attestez que mon devoir vaut mieux que celui de Poncet. Après cette incartade, il est renvoyé de la classe et passe la nuit chez sa mère. Que faire, que ne faire pas ? Le cas était grave et l'exclusion inévitable. Sa mère à son aspect refusa de le serrer dans ses bras. Avec un bon sens suprême, elle se garde bien d'entrer en discussion avec lui. De tels caractères ne peuvent pas être réduits par la parole : argumenter contre eux c'est réveiller dans leur âme toutes les ardeurs de la polémique et tendre, par la contradiction, toutes les énergies de leur caractère. Au contraire, il faut tout attendre de ces âmes généreuses et loyales jusqu'au sacrifice, qui savent se donner tort d'elles-mêmes se condamner et se repentir. Cette affaire si mal engagée et qui pouvait aller jusqu'à arrêter la carrière et mettre en péril la vocation de l'abbé Combalot, eut un dénouement bien digne de lui. Il est vrai que le jeune séminariste avait mis la main chez sa mère sur un tout petit livre qui suffit pour éclairer cette jeune âme et devenir vis-à-vis d'elle l'instrument de la grâce divine. Ce petit livre traitait de l'humilité ; en effet son emportement n'était au fond qu'un mouvement féroce de l'amour-propre humain : « Comment s'y prendre pour attendrir le supérieur du petit séminaire, et obtenir de lui la levée du cas d'exclusion que le fugitif avait encouru ? Tout à coup une idée lui vient, suggérée par ses fonctions d'entonneur — c'est le nom qu'on donnait à l'élève chargé pendant la messe d'entonner les cantiques, — fonctions que lui avait values sa belle voix entraînante et sympathique. Il entre donc le lendemain matin au petit séminaire, ouvert aux fidèles désireux d'assister à la sainte messe et se place dans l'église à l'endroit réservé au public du dehors. De là, il pouvait épier le moment favorable. Il le saisit et, à la minute précise, de sa plus belle voix, il entonne le cantique : *Reviens, pécheur, à ton Dieu qui t'appelle, reviens à*

« *lui*... Aussitôt les condisciples, reconnaissant la voix de leur entonneur, de poursuivre avec enthousiasme le chant commencé. « Le supérieur désarmé n'hésita plus. Il s'en alla prendre par la main le spirituel échappé et le réintégra à sa place à la grande joie de tous, maîtres et élèves. »

IV

Cette anecdote peint au vif l'abbé Combalot tel que nous l'avons connu, tel qu'il a apparu à tous ceux qui ont eu le bonheur de le voir de près. C'est cette décision étonnante qui semble toujours prête à improviser les actions les plus inattendues et cependant, à la réflexion, les plus sages et les plus pratiques. Un soir d'été, à la campagne et pendant la récréation, un de leurs camarades, emporté par sa course sur la pente d'une colline qui dominait les flots dangereux d'un torrent, tombe dans l'eau et on ne retire plus des flots qu'un cadavre. Le jeune Combalot vient d'assister à ce spectacle, il en est encore tout ému. C'est l'heure où ses camarades et lui vont regagner le silence du dortoir. Combalot n'y peut pas tenir, et sur le palier même de l'escalier, au tournant des marches, pendant que ses camarades oublient de monter, le jeune apôtre élève la voix pour raconter, avec les réflexions qu'elle inspire, la fin tragique de ce jeune homme, ainsi appelé à comparaître inopinément devant Dieu. Voilà bien l'abbé Combalot tel qu'il nous apparaîtra toute sa vie, prenant, dans toutes les occasions, cette initiative hardie, et sachant ensuite, par l'ardeur de son énergie, se maintenir à la hauteur de ses propres inspirations.

V

Mgr Ricard nous paraît avoir admirablement compris le caractère essentiel de l'éloquence de l'abbé Combalot. Il est à regretter que la sobriété de l'auteur se soit renfermée dans d'aussi étroites limites. Visiblement Mgr Ricard ne partage point un préjugé trop commun et trop répandu. Il ne manque pas de gens pour se figurer que rien n'est à prendre dans cette éloquence si rapide et si prime-sautière, comme si de pareils dons n'avaient rien à démêler avec l'art et la méthode oratoire. L'abbé Combalot suffirait à nous

donner la preuve du contraire. Le défaut ordinaire des jeunes prédicateurs, ou si l'on veut généraliser, des jeunes orateurs, est le plus souvent de *piétiner* sur leur propre pensée. Je m'explique : ils traduisent intérieurement, par un acte mental, la pensée qu'ils veulent faire connaître, et se la représentent à eux-mêmes au moyen d'une phrase qu'ils construisent silencieusement sans proférer aucune parole. J'oserais dire qu'ils se tracent tout bas un brouillon, une sorte d'esquisse de leur propre pensée. Seulement cette première tentative reste absolument ignorée, le jeune orateur s'essaye pour ainsi dire à huis clos. Il n'a plus pour lui l'entraînement de sa propre parole, l'excitation du discours, rien en un mot de ce qui peut mettre en branle la pensée. Une pareille improvisation est nécessairement hésitante et incertaine ; il n'y a plus là ni mouvement ni essor donné au discours, mais tout au contraire une série d'essais plus ou moins heureux, d'hésitations entremêlées de silence, de tentatives sans suite, de vues sans développement, d'aperçus sans continuité. Avec une aussi fausse méthode, les jeunes auteurs ne tardent pas à contracter la funeste habitude de mêler fort mal à propos les réflexions de la critique aux élans de l'improvisation. Ils viennent à bout, avec plus ou moins de labeur, d'un passage qui se tient debout et dont il faut ensuite construire péniblement le commencement et la fin. Ils ressemblent, si l'on veut me permettre une comparaison un peu fantastique, ils ressemblent à un homme qui, pour parler à haute voix, jugerait nécessaire de faire une pause et de prendre un temps spécialement pour respirer, toutes les minutes ou toutes les minutes et demies. Dans la réalité, ce n'est point ainsi que les choses se passent : on respire sans s'en apercevoir, et le jeu naturel des organes suffit à les pourvoir de la quantité d'air nécessaire pour approvisionner la voix.

C'est là tout à fait l'histoire de la véritable improvisation. C'est une grande erreur de méthode de prendre séparément un temps pour penser et un temps pour parler, un temps pour construire mentalement l'expression orale d'une pensée, et un second temps pour la prononcer. Avec ce système, aucune véritable improvisation n'est possible. Pour improviser, il faut que l'âme s'embarque tout entière dans son propre élan : il faut qu'une période soit commencée sans que l'orateur se doute lui-même de la tournure que prendra cette période et de l'issue à laquelle elle pourra aboutir ; et je ne parle pas seulement d'une période longue et compliquée, mais d'une simple phrase qui débute, ainsi que cela doit être, par un sujet

sans que celui qui parle sache lui-même par quelles épithètes, quels régimes, quels compléments s'achèvera l'ensemble de la phrase. C'est à ce prix seulement que l'orateur peut espérer ces rencontres heureuses de la pensée et de la parole, qui font passer tout entière l'âme de l'orateur dans l'âme de ses auditeurs.

VI

Pour arriver à ces grands effets d'éloquence, il ne suffit pas que celui qui parle s'oublie lui-même et se garde de chercher aucun effet dans ses discours, il faut encore qu'il perde complètement de vue l'effet à obtenir et l'incertitude à laquelle est toujours soumise l'improvisation la plus féconde. Il n'est pas possible de s'en tenir au domaine de la rhétorique, quelque riche que soit la langue, quelque accompli que soit le talent. Le bonheur de l'improvisation se mesure avant tout à la force morale qui anime le discours. C'est dans l'animation de la pensée qu'il faut chercher la seule véritable improvisation. Les grandes âmes sont toujours éloquentes. Sous ce rapport, le livre de Mgr Ricard nous montre dans l'abbé Combalot une âme véritablement sacerdotale. Le digne prêtre ne s'embarrasse point de réserves à faire, de ménagements à garder, de susceptibilités à satisfaire ou tout au moins à ménager. Il a devant les yeux le bien des âmes dont il aura à rendre compte et le devoir d'avertir ceux qui font fausse route. L'abbé Combalot nous apparaît ici, non plus avec l'ardeur passionnée d'un missionnaire auquel on pourrait reprocher trop de zèle, mais avec la majesté solennelle du pontife chrétien qui regarde les choses du côté du ciel. Quels que soient les détails de la vie, lorsqu'il s'agit de la conduite à tenir dans telle ou telle question, quelque avenir que la Providence réserve aux Bourbons de la branche aînée ou de la branche cadette, il adresse avec la même sérénité ses paroles d'apôtre à ceux qui sont au sommet de la puissance humaine comme il le ferait pour le plus simple des chrétiens. Il en résulte, au point de vue de la majesté de la parole et de la grandeur de la pensée, des effets absolument inattendus. Quoi de plus simple et de plus paisiblement grandiose que ces lignes écrites à l'impératrice Eugénie : « Madame, je suis si profondément convaincu que l'empereur se perd et perd sa dynastie, en faisant les affaires de la Révolution, que j'ose supplier Votre Majesté de vouloir bien mettre sous les yeux du

monarque les lignes que mon zèle apostolique me dicte pour le salut de sa personne et de sa race. »

VII

Ces nobles paroles ne sont point, comme on pourrait le supposer, un de ces cris instinctifs adressés à l'épouvante d'une femme ; c'est l'exécution d'un plan dont l'abbé Combalot poursuit l'accomplissement avec tout l'effort de sa persévérance chrétienne. Il faut entendre sur ce sujet délicat les propres paroles de l'abbé Combalot et la lettre qu'il adressa à ce sujet à madame de Saulcy. « Puisque c'est à votre aimable intérêt que je dois l'honneur d'avoir pu entretenir pendant près d'une demie heure, la gracieuse princesse que la Providence divine a placée sur le premier trône de ce bas monde, je veux vous dire quel fut le sujet de ce royal entretien.

« Après avoir dit à l'impératrice quelles avaient été, pendant près de quarante ans, mes relations amicales avec l'abbé de Salinis, devenu, plus tard, évêque d'Amiens, puis archevêque d'Auch, lequel avait été connu très intimement de sa Majesté, je me permis d'esquisser à grands traits ma vie de prédicateur, soit à la cour de Charles X, soit dans les chaires de la capitale, soit dans toutes les villes de France, de Belgique, de Savoie, etc., etc. Je sondai devant elle les plaies vives de la France, celles des jeunes générations, de la classe bourgeoise, des classes populaires, de la démocratie sauvage qui menace l'Europe. Je lui fis connaître l'état véritable de Paris, sous la branche aînée, sous la dynastie d'Orléans, et sous l'empire, au triple point de vue de la religion, des mœurs, des doctrines politiques, sociales, etc., etc... »

VIII

Les événements se précipitent et il faut lire encore les paroles de l'abbé Combalot au moment où l'abandon de Rome est décidé. Il y a dans la véhémence de cette lettre, dans cet oubli de tout ménagement, un accent de sincérité terrible, qui rappelle les grands événements et les prophéties des pontifes les plus autorisés. Il faut reproduire encore cette lettre, pour résumer et pour clore ce douloureux sujet :

« Madame.

« Le vieux Mardochée, en face d'un arrêt d'extermination sus-
 « pendu sur le peuple de Dieu, disait à la reine Esther : Ne comptez
 « pas pouvoir délivrer votre âme parce que vous occupez la pre-
 « mière place dans le palais du roi ; car si, en ce moment, vous gar-
 « dez le silence, le peuple juif sera délivré par un autre moyen :
 « Vous et la maison de votre père, vous périrez. Et qui sait si ce
 « n'est pas pour la délivrance de notre peuple que vous avez été
 « élevée sur le trône ?

« S'il est vrai, madame, que, malgré les promesses les plus
 « solennelles et les engagements les plus sacrés, le pontife romain
 « et la capitale du monde catholique fussent à la veille d'être livrés
 « au gouvernement sacrilège et spoliateur de l'Italie ; s'il était vrai
 « que l'empereur abandonnât le vicaire de Dieu aux inévitables
 « outrages de ses plus implacables ennemis, en retirant la poignée
 « de braves qui tiennent dans leurs mains l'épée de la France, il
 « n'y a point de parole qui puisse exprimer les conséquences d'un
 « pareil attentat. »

Cette lettre resta sans réponse.

IX

Si la vie de l'abbé Combalot est intéressante à suivre dans ses détails, elle n'est pas moins édifiante et consolante à contempler dans son ensemble. Aujourd'hui, sans le témoignage fidèle de l'histoire, et j'aurais voulu sur ce point plus de détails encore, il n'est pas facile d'imaginer à quelles tracasseries, à quelles persécutions fut exposé le digne missionnaire. Les pasteurs des âmes, pleins du sentiment profond de leur responsabilité, redoutaient les entraînements d'un zèle qui pouvait bien parfois s'oublier, et ils avaient à tenir compte des devoirs de leur charge, en même temps que des jeunes élans de ce zèle. Les évêques devaient donc user d'une prudence extrême pour ne pas amener de complications imprévues et ne pas susciter de désordres capables d'augmenter les difficultés de leur mission. Il y avait tant de gens intéressés et acharnés à susciter des embarras et à créer des entraves à l'abbé Combalot. Le pouvoir civil le surveillait comme un malfaiteur et, dans son acharnement, n'apportait pas toujours une bien grande intelligence à l'accomplissement de sa tâche. Mgr Ricard est un historien trop grave pour donner hors de propos à son récit une

teinte comique, même lorsque les événements semblent l'exiger, autrement il n'aurait pas manqué d'occasions pour se donner beau jeu sur telle ou telle maladresse du pouvoir. Les préfets, malgré tout leur zèle et peut-être même à cause de ce zèle, ne sont pas toujours à leur aise avec cet esprit à la fois hardi et prudent. N'est-il pas bien juste de sourire un peu de la méprise comique où tomba un certain jour un des agents les plus avisés du pouvoir? L'abbé Combalot allait reprendre à Paris le cours de ses prédications et, sur le seul bruit de cet événement, l'attente du public se trouvait inquiète et surexcitée ; il s'agissait donc d'exercer sur le vieux prêtre une surveillance active et intelligente. Un personnage d'une certaine importance est délégué à cet effet. Il accomplit sa tâche de son mieux et vient fidèlement rendre compte de sa mission. « Eh quoi ! s'inquiéter pour si peu ! » Il avait trouvé, au milieu d'un auditoire clairsemé, un vieux prêtre qui débitait d'une voix dolente, au milieu d'une inattention marquée, une espèce d'homélie sur la nature et les effets de l'eau bénite. Rien de moins passionnant qu'un pareil sujet et surtout que la manière dont il était traité : rien de moins dangereux et de moins inquiétant que la somnolence bienveillante de cet auditoire clairsemé. « Vous vous y êtes rendu vous-même ? — Assurément ; et je n'ai guère trouvé qu'un troupeau de bonnes femmes. — Mais enfin où vous êtes-vous rendu ? »

Le pauvre fonctionnaire suivait péniblement les sermons d'un vieux chanoine à Notre-Dame, et il y avait bien des jours que l'abbé Combalot était remonté dans la chaire de Saint-Sulpice avec l'éclat et la solennité que lui avaient justement mérités ses anciens triomphes.

X.

L'histoire de la vie de M. l'abbé Combalot se termine comme un poème bien ordonné, dont l'intérêt ne manque pas de se soutenir et de s'augmenter de page en page.

Il est bien glorieusement vengé de tous les déboires et de toutes les méfiances qu'il a eus à supporter. Le temps n'est plus où il passait, sans contestation, pour un homme dangereux ou tout au moins imprudent. Il lui a été donné, après bien des années, de revenir sur sa propre vie, et, si on peut le dire ainsi, de la recommencer. Il est remonté, sous la protection et avec la majesté de ses cheveux blancs, dans les mêmes chaires qui avaient vu les premiers

pas et entendu les premiers accents du jeune prêtre. Il a retrouvé partout sur son passage les cœurs encore ouverts et les âmes palpitantes de la bonne parole qu'il y avait semée si longtemps auparavant. Il n'est pas donné à tout le monde de concevoir dans tout l'élan de sa spontanéité et dans toute la verve de sa jeunesse, les devoirs de la vie sous un certain aspect et de reconnaître, à l'autre bout, que du premier coup on ne s'était trompé en rien ni sur l'ensemble ni sur les détails. Ce qui, à la première heure, pouvait passer pour une ardeur irréfléchie, n'était qu'un zèle bien entendu, et il n'avait fait que conduire les âmes par le chemin le plus direct à remplir leurs destinées de chrétiens. Rien de plus touchant que de voir revivre ces vieux souvenirs dans cette âme vénérable. Il parle alors de lui-même et de ses vieux travaux, comme un homme d'un autre temps et d'un autre âge, et il a l'air étonné de se retrouver debout et agissant et en possession des facultés sur lesquelles il lui semblait que son âge ne lui donnait plus le droit de compter.

XI

L'histoire de l'abbé Combalot laisse l'âme du lecteur sous une impression éminemment littéraire, et, j'oserais presque le dire, sous une impression poétique. Il semble à beaucoup de gens que l'histoire, et surtout l'histoire d'un homme ou d'une époque soit un genre défini d'une façon inexorable et qui ne laisse rien à faire aux imaginations. On ne saurait trop se garder de cette erreur. Il convient, en effet, de ne pas perdre de vue que l'historien est réduit à ne rapporter qu'un bien petit nombre de faits. C'est avec ce petit nombre de faits, bien choisis et sobrement dépeints, qu'il doit aboutir cependant à faire connaître un homme ou une époque, qu'il doit nous laisser une impression suffisante pour dominer et pour dicter tous nos jugements. Nous saurons ainsi de cet homme, non pas seulement ce qu'il a dit ou ce qu'il a fait dans une circonstance donnée, mais, nous sommes assez au courant de cette âme pour savoir ce qu'il a dû penser et ce qu'il ne dit peut-être pas. C'est ainsi que nous pouvons, en toute assurance, répondre d'un ami et, à travers le silence de sa parole, lire d'une façon sûre les impressions les plus secrètes de son cœur.

XII

C'est ainsi, par un contraste étrange, qu'après avoir lu le récit de cette noble existence, si remplie d'inquiétudes apparentes et d'agitations extérieures, il nous reste dans l'âme un sentiment profond de calme et de paix. C'est ainsi que sur les hautes montagnes et dans les vallées profondes, on a beau entendre le fracas du tonnerre frappant les cîmes ou le bruit du torrent entraînant les rocs, la nature n'en demeure pas moins ce qu'elle était avant l'orage, et elle redevient, sans effort, majestueuse et puissante sur ses bases inébranlables.

Tel a été le beau caractère de M. Combalot. Cette haute intelligence, cette indomptable énergie se sont montrées constamment supérieures à tous les événements qui pouvaient agiter le monde. On voit bien que de telles âmes ont placé leurs espérances au-dessus de ce qui passe. Malgré tant de bien réalisé, elles ont vécu plus encore de ce qu'elles ont voulu que de ce qu'elles ont fait.

ANTONIN RONDELET.